Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 119 (1974)
Heft: 12

Artikel: Encore quelques méditations sur la guerre de Kippour
Autor: Borel, D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343913

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Encore quelques méditations sur la guerre de Kippour

Introduction

La guerre d'octobre 1973 au Proche-Orient ne saurait cesser de passionner les officiers suisses et, parfois, de les opposer les uns aux autres sur les enseignements à en tirer.

La valeur relative du char et de l'arme antichar, de l'avion et de la défense contre avions a déjà fait l'objet de thèses contradictoires. On voudrait consacrer le présent article à des questions de conduite et à des problèmes humains, soit:

— Peut-on éviter la surprise stratégique?

— A quoi servent les troupes de couvertures?

— Quand les pertes deviennent-elles excessives?

— La vaillance des soldats a-t-elle changé de camp?

— Le Commandement israélien a-t-il conduit la bataille moins souverainement qu'en 1967?

Depuis la fin de la guerre, la politique a repris ses droits et les victoires israéliennes peuvent paraître vaines. Pourtant, on semble bien s'acheminer enfin vers les frontières « sûres et reconnues » qui ont constitué les objectifs stratégiques des Israéliens. On espère qu'un peuple si souvent meurtri pourra vivre en paix à l'intérieur de ces frontières et que ses voisins retrouveront leur sérénité puisque le retour sur la rive est du Canal de Suez et la rentrée dans Kuneitra auront effacé leur humiliation. La bataille et les sacrifices israéliens pourront donc porter des fruits.

Peut-on éviter la surprise stratégique?

De toute évidence, les Israéliens ont subi la surprise stratégique. Il ont, toutefois, réussi à se ressaisir grâce au combat de leurs forces de couverture et, aussi, grâce au fait inespéré que les Arabes n'ont pratiquement pas tenté de perturber leur mobilisation.

Pour nous, Suisses, dont l'armée est à la maison, il est essentiel que nous réussissions à mobiliser à temps au moins une partie de nos forces

terrestres et l'ensemble de la défense aérienne. Il faut même que la mobilisation générale s'opère avant l'ouverture des hostilités, car nous ne pouvons pas espérer que notre adversaire éventuel s'abstiendra de chercher à semer le désordre dans le Pays en train de mobiliser.

Comment expliquer la surprise du 6 octobre 1973, alors que les Israéliens passaient pour des maîtres dans le domaine du renseignement? C'est relativement simple à imaginer dans le contexte du Proche-Orient: à trop souvent crier au loup, on ne vous croit plus, et après avoir, par erreur, crié au loup, on n'ose plus aboyer, même quand on sent vraiment l'odeur du loup. Les commandants des fronts du Golan et du Sinaï ont certainement plusieurs fois annoncé une attaque imminente. Celle-ci ne s'étant pas produite, on devait avoir tendance, à Jérusalem, à prendre ces commandants pour des anxieux. A l'état-major de l'armée, on a vraisemblablement aussi plusieurs fois cru à l'imminence de l'invasion et adjuré le gouvernement de faire mobiliser l'armée. Le gouvernement, conscient des conséquences psychologiques et économiques d'une mobilisation éventuelle, aura peut-être dit non. L'attaque ne s'étant pas produite, il aura triomphé et convaincu les militaires de s'abstenir de cris d'alarme intempestifs. Peut-être bien que, le 6 octobre 1973, le chef d'état-major général disposait, une fois de plus, d'indices sérieux d'attaque. Il n'aura pas su flairer que cette alerte était la vraie, ni osé provoquer la mobilisation. C'est du moins ce que l'on peut penser, puisque c'est lui qui a dû « payer » la surprise subie par son Pays.

Tout cela pourrait se produire chez nous, et notre chef d'état-major général, placé entre son chef des renseignements et le Conseil fédéral, assume cette même responsabilité: c'est à lui de sentir quand son chef des renseignements a raison de croire au danger et il lui appartient alors de convaincre le Conseil fédéral de lever des troupes.

On voit donc qu'il n'existe pas de recettes pour éviter la surprise stratégique. La méthode, le sérieux, la force de caractère à tous les échelons sont certes indispensables mais insuffisants, s'il manque le flair, cette sorte de génie grâce auquel le commandement militaire reste un art.

A QUOI SERVENT LES TROUPES DE COUVERTURE?

On a hâtivement conclu à l'inutilité des troupes de couverture placées sur le canal de Suez et sur le Golan, parce que, lors de l'offensive

massive d'octobre, les Egyptiens avaient rapidement franchi le canal et les Syriens rapidement progressé en direction du Jourdain.

C'est laisser croire que les forces de couverture doivent et peuvent à elles seules gagner la guerre. Or, ce que l'on croit avoir constaté, c'est qu'elles ont bel et bien « couvert » la mobilisation et la mise en place des gros et accordé de la sorte au Commandement la liberté d'action, qui lui a permis de finalement gagner la bataille.

Il faut aussi souligner le rôle de dissuasion qu'ont eu pendant plusieurs années les forces de couverture face à des dirigeants arabes désireux de reprendre les territoires perdus. S'il n'y avait pas eu un réseau de points d'appui et de réserves face aux Egyptiens, aux Syriens et, aussi, aux Jordaniens, les forces arabes auraient vraisemblablement tenté l'attaque bien plus tôt. De fait, il leur a fallu amasser pendant de longs mois des moyens très puissants pour obtenir la supériorité évidente, qui leur a permis d'oser déclencher la guerre du Kippour.

Les forces de couverture israéliennes ont donc réussi à retarder le moment de l'ouverture des hostilités, puis à freiner l'adversaire assez longtemps pour que la parade puisse être montée à bon escient.

Nous aussi, nous avons nos troupes de couverture terrestres; nous entendons par là nos brigades frontière. Nous attendons d'elles qu'elles se battent âprement pour ralentir de façon déterminée une poussée ennemie à travers leur secteur. Si elles réussissent à gagner le temps nécessaire à un engagement ordonné de nos divisions, la bataille décisive s'annoncera bien. Personne ne souhaite le sacrifice des troupes frontière, mais elles doivent savoir que leur combat défensif, même s'il ne fait que retarder l'adversaire au lieu de l'arrêter pour de bon, est essentiel pour la bataille d'ensemble.

Quand les pertes deviennent-elles excessives?

Certains commentateurs ont, dès la fin de la guerre du Kippour, laissé entendre que les Israéliens avaient subi des pertes très lourdes, une véritable « saignée » qui les aurait empêchés de continuer cette guerre face aux Arabes aux ressources humaines inépuisables. Notre presse a largement fait écho à ces appréciations. Les conséquences hâtives que l'on en pourrait tirer pour la Suisse seraient de nature à faire douter de notre volonté de défense.

On comprend la douleur de toutes les familles dont les fils tombent sur le champ de bataille, mais dès le moment où l'on accepte le principe de la résistance militaire à une agression, on doit s'attendre à des sacrifices même importants pour sauver l'essentiel.

Les Israéliens ont eu, du 6 au 25 octobre, à se battre pour l'existence de leur pays, comme cela pourrait nous arriver. D'après les renseignements d'alors, ils avaient perdu 2000 hommes en 20 jours de combats intensifs, soit 100 tués par jour. Si l'on veut bien se reporter à une carte suisse et considérer que le front du Golan représente le secteur du Rheintal, de Landquart au lac de Constance (environ 65 km), et que celui du canal de Suez (abstraction faite des marais du nord et du Grand Lac Amer) correspond au secteur jurassien allant de La Chaux-de-Fonds à Saint-Cergue (90 km), on doit être surpris et soulagé de constater que, chaque jour, il n'y eut qu'un tué par 1,5 km de front en moyenne.

N'imaginons surtout pas que, nous Suisses, pourrions espérer nous en tirer à meilleur compte. Nous devons réussir à faire comprendre que nous ne saurions sauver le Pays sans perdre plusieurs milliers d'hommes. Nos préparatifs militaires seraient illusoires, si notre peuple se persuadait d'emblée que des pertes telles que celles des Israéliens seraient excessives.

La vaillance des soldats a-t-elle changé de camp?

Depuis 1967, on avait gardé des troupes arabes l'impression qu'elles n'étaient guère vaillantes. Surpris, les Egyptiens étaient tombés par milliers en main des Israéliens, même les Syriens, attaqués seulement 5 jours plus tard, avaient perdu beaucoup de prisonniers. En 1973, on a tout à coup proclamé que, cette fois, tout avait changé: le soldat arabe était vaillant et les soldats israéliens se rendaient. Il convient d'être plus nuancé, même s'il a paru politiquement opportun de rendre hommage au courage du soldat arabe pour que ses dirigeants ne soient pas paralysés par leur humiliation, donc fermés à toute concession ouvrant la voie à une paix véritable.

Beaucoup de soldats arabes se sont assurément comportés en combattants courageux. Cela leur a été relativement facile dans les premiers jours, quand ils partaient à l'offensive dans un dispositif bien organisé et doté d'appuis de feu massifs contre un adversaire relativement faible. Ensuite, la fortune des armes a changé de camp. On doit constater que

lorsque les Egyptiens ont — selon les journaux — essayé de déboucher de leurs têtes de pont le Sinaï après une semaine de combats, on les a vus refluer le même soir sur leurs positions de départ pour n'en plus guère bouger sinon pour céder le passage aux Israéliens se ruant vers les abords africains du Canal où on ne parait pas leur avoir opposé une résistance bien opiniâtre.

En Syrie, les forces arabes ont progressé d'abord crânement. Si elles étaient toutes restées vaillantes, elles ne se seraient pas retrouvées bientôt à quelque 25 km en arrière de leur point de départ.

D'ailleurs, les Israéliens ont, dans l'ensemble, fait 20 fois plus de prisonniers qu'ils n'en ont laissé à leurs adversaires. Cela est un indice de la vaillance relative des uns et des autres. On peut ajouter, comme indication, le fait que, sur une bonne quinzaine de points d'appui israéliens sur le Golan, un seul est tombé. La vaillance des autres a été supérieure à celle des masses arabes, qui auraient dû les liquider.

En Suisse, nous oublions parfois que les meilleures troupes peuvent flancher et spéculons peut-être trop sur la vaillance présumée de nos soldats. Dans nos thèmes d'exercice, nous admettons toujours que tous les ordres sont exécutés, que les défenseurs se cramponnent jusqu'au bout à leurs positions et que les forces chargées de ripostes n'hésitent jamais à foncer. Gardons-nous d'illusions et pensons à mieux préparer nos chefs à ces situations de crise que tous les combattants ont connues: comment agir quand souffle un vent de panique chez les voisins ou parmi sa propre troupe?

Le Commandement israélien a-t-il conduit la bataille moins souverainement qu'en 1967?

Tous nos officiers apprennent au cours de leur formation militaire l'existence d'un certain nombre de principes tactiques. Aucun ne les conteste et chacun s'efforce de les mettre en pratique dans les exercices sans troupe, là où on ne risque rien. Dans les manœuvres à double action, où « l'ennemi » sanctionne les erreurs, les chefs ont déjà plus de peine à prendre des décisions tranchées; ils ont tendance à se couvrir de tous les côtés et ne mettent notamment pas toujours en pratique les principes d'effort principal et d'économie des forces, dont ils sont pourtant des adeptes convaincus.

Tout chef militaire a l'habitude de se constituer une réserve avec l'intention de l'engager pour conjurer les crises. Cela paraît très simple, mais on oublie parfois qu'il est très difficile de choisir le moment et le secteur d'intervention de la réserve. Il est, en effet, toujours malaisé de savoir quand se dessine une crise et dans quel secteur se produit la crise la plus grave, puisque le combat n'est qu'une suite d'événements dramatiques.

Surmontant le handicap de la surprise stratégique, le haut commandement israélien a su conduire la bataille de façon souveraine, du moins d'après ce qu'on en a pu percevoir à travers les nouvelles de presse.

Il a décidé de faire effort principal initial contre la Syrie, mesuré au plus juste les forces de sécurité installées face à la Jordanie et délibérément laissé à leur sort les forces du Sinaï tout en leur prescrivant de contenir l'ennemi aux abords du canal pendant une bonne semaine. On ne peut imaginer décision plus souveraine, puis exécution plus réussie.

En effet, les Syriens se sont rapidement vus stoppés avant d'avoir atteint leur premier objectif, puis rejetés sur les lignes de départ et finalement obligés d'abandonner une nouvelle partie de leur propre territoire. L'offensive s'était transformée en retraite et la bataille se soldait par une éclatante victoire israélienne.

Les faibles forces postées sur la frontière jordanienne ont suffi à dissuader le roi Hussein d'ouvrir là un troisième front.

Après la liquidation de la menace syrienne, les Israéliens ont jeté la masse de leurs forces restantes en direction du canal. Les Syriens n'ont pas osé ou pas pu menacer les forces de couverture restées sur le Golan.

Dès son arrivée aux parages du Canal (une bonne semaine après le début de la guerre), le corps de bataille israélien a empêché les Egyptiens de poursuivre leur offensive vers l'intérieur du Sinaï. Recourant ensuite au principe de la surprise, les chefs israéliens ont réussi à passer en Afrique, à y faire une chevauchée seigneuriale et à réaliser les conditions nécessaires à la capitulation de la 3e armée, finalement sauvée par l'imposition du cessez-le-feu.

Peut-on concevoir manière plus magistrale de conduire la bataille pour l'existence du pays quand, de plus, on réussit à préserver la population de toute incursion aérienne grâce à une aviation « dissuadante »?

D'aucuns diront peut-être que les Israéliens n'ont pas eu tant de

mérite à d'abord concentrer leurs efforts sur le Golan, parce qu'ils devaient savoir que Hussein ne lancerait pas d'attaque directe et que les Egyptiens ne sortiraient pas en force de leurs têtes de pont à l'est du canal pour ne pas se risquer hors de leur parapluie antiaérien.

Peut-être avaient-ils réellement des raisons de faire cette appréciation de situation, mais encore fallait-il oser en tirer les conséquences le jour même où l'on venait d'être surpris, les Arabes ayant attaqué à une date que l'on croyait exclue.

Colonel divisionnaire D. BOREL